

Elisabeth von Arnim : Delikatessen...

ELISABETH ET SON JARDIN ALLEMAND
de Elisabeth von Arnim
(Salvy, 90 F)

ELISABETH VON ARNIM-SCHLAGENTHIN adorait les hiboux et était tombée amoureuse à 15 ans de l'organiste de la paroisse. Elle pouvait survivre à quarante journées de salade et de solitude, ne se faisait pas les ongles, détestait « les rites affreux du bord de mer » et dansait le « Washington Post » (1). C'était une excentrique — au sens wildien du terme — perdue dans la plaine poméranienne, « au beau milieu d'une route qui unissait la Suède au malheureux Brandebourg ».

Elle était née cousine de Katherine Mansfield dans une famille anglaise installée en Australie et avait épousé un aristocrate allemand. Son nom de jeune fille se prononçait « bocham », compte tenu de l'inflexion tonique de rigueur outre-Manche, et s'écrivait plus simplement Beauchamp. Toute sa vie, elle préféra cependant les jardins aux champs, bien qu'il y eut chez elle un penchant immodéré pour l'odeur de « la terre humide et du pourrissement des feuilles ». Elle aimait les saisons comme d'autres aiment le bridge, et les tartines de beurre au sucre, les pissenlits et les pâquerettes comme Proust aimait les cattleyas. Question fleurs, sa préférence allait nettement aux roses trémières, aux lys blancs, aux résédas nains, encore qu'elle affectionnât les roses thé et les roses de Chine. En matière de jardinage, elle prétendait n'y rien connaître. Est-ce pour cette raison que son jardinier avait « pris l'habitude de déambuler avec une bêche dans une main et un revolver dans l'autre » ? (Un détail toutefois insuffisant pour dérouter le flegme d'Elisabeth : « Nous avons supporté cette singularité avec la patience qui convient à des êtres civilisés. »)

Pourtant, cette chronique féminine d'une installation dans la Prusse de Theodor Fontane n'est pas l'ancêtre des chroniques radiophoniques de Nicolas le jardinier. C'est un livre délicieusement « süß », adorablement « entzückend » (2). On y pique-nique au bord de la Baltique, on y ignore le pyjama, on y apprend à choisir son siège au salon et on y découvre les insupportables délices d'une vie rythmée par les commandements du protestantisme luthérien.

Elisabeth von Arnim est admirable d'intelligence et de caractère dans ce monde où la lecture est « réservée aux hommes » et où les fleurs poussent difficilement. Ses réflexions mériteraient souvent de figurer dans le Petit Larousse des citations tant elle fait preuve de bon sens et de répartie. Pêle-mêle, on citera : « Pourquoi faire la cuisine lorsqu'on dispose d'une cuisinière ? » « Si Eve avait disposé d'une bêche au Paradis, et avait su s'en servir, cette malheureuse affaire de pomme et de serpent n'aurait jamais eu lieu. » « Quel métier ingrat, pour un jeune homme sans cervelle, que de surveiller des vaches ! Seuls les poètes à imagination devraient embrasser pareille profession. »

Comment résister à tant de bons mots ? E.M. Forster et Hugh Walpole, qui furent les répétiteurs de ses enfants, en restèrent cois. Tout comme H.G. Wells, avec lequel elle eut une liaison. Vous y succomberez aussi.

Jean-Paul MULOT

(1) Une danse qui fit fureur en Angleterre.

(2) Le livre a été onze fois réédité entre sa sortie, en septembre 1898 et la fin de l'année.